

d'épaule. Il aurait bien fait. La conciliation, l'entente cordiale, indispensables pour établir un gouvernement stable, ne pouvaient se faire alors qu'autour du général Bazaine, qui seul avait encore donné et pourrait donner les garanties de modération, de libéralisme et de justice que nécessitaient les institutions. Il avait avec lui les réactionnaires modérés, et les Libéraux venaient à lui. Ils y viendraient en masse le jour où ils n'auraient plus devant les yeux l'apparition probable d'un Empereur implanté par les cléricaux dont ils ne pourraient plus se débarrasser ni repousser l'influence néfaste. Les événements futurs ont prouvé qu'ils avaient raison de se méfier.

CHAPITRE VIII

ACCEPTATION DE MAXIMILIEN

Traité et conventions entre Napoléon III et Maximilien. — Pérégrinations de Maximilien en Europe. — Difficultés de famille. — Question de la renonciation à la couronne d'Autriche. — Intrigues multiples. — Disposition d'esprit de Maximilien; situation pénible de ce Prince. — Signature à Miramar du pacte de famille. — Fausse cérémonie du Couronnement, du serment. — Mesures maladroites et inconstitutionnelles. — Départ de Miramar des souverains du Mexique le 14 avril 1864.

Maximilien devait partir au mois de mars et pourtant, aux premiers jours de ce mois, il allait en Angleterre, puis à Bruxelles, emmenant avec lui la princesse Charlotte. Il vint à Paris pour s'entendre avec l'Empereur. Il y resta plusieurs jours; et le couple, futurement impérial, fut traité en souverains, fêté et choyé. Mais on s'occupa aussi des affaires sérieuses. Un traité fut signé entre l'Empereur Napoléon et l'Archiduc d'Autriche. Les bases essentielles de cette convention sont intéressantes à connaître car elles déterminent les engagements que prenait l'Empereur des Français vis-à-vis de celui du Mexique : le corps expéditionnaire devait être réduit à 25.000 hommes; mais dans ce chiffre, devait être comprise notre légion étrangère que déjà le ministre de la Guerre, de France, avait prescrit de porter à l'effectif le plus élevé possible. Cette légion devait rester au Mexique pendant six ans après notre départ. Les frais de l'expédition française seraient remboursés à la France par le Mexique : ils se montaient à 270 millions depuis le début

jusqu'au 1^{er} juillet 1864. Après cette date, tous les frais de l'armée mexicaine passaient au compte du Mexique. Celui-ci paierait à la France 1.000 francs par homme et par année pour les troupes françaises restant au Mexique. Le gouvernement mexicain indemniserait les sujets français des préjudices soufferts par eux et qui avaient motivé l'intervention. Tous les prisonniers de guerre mexicains seraient rendus sitôt l'arrivée de l'Empereur au Mexique.

Les clauses de ce traité, qui n'a jamais été bien connu du grand public, sont très importantes, à présent, pour déterminer le jugement impartial de l'histoire. En outre, cette convention fut suivie d'un traité secret, fort sommaire du reste, dont les clauses principales sont caractéristiques et doivent être méditées par les écrivains qui se sont empressés de formuler des griefs non fondés. Ainsi, « l'Empereur du Mexique, approuvant les principes exposés et les promesses contenues dans la proclamation du général Forey, du 12 juin 1863, ainsi que les mesures prises par la Régence et par le général en chef français, conformément à cette proclamation, a résolu de faire connaître à son peuple, par un manifeste, ses intentions à cet égard ». Cette clause, très habilement et loyalement exigée par Napoléon III, qui se trouvait personnellement engagé vis-à-vis des Mexicains eux-mêmes par la proclamation ainsi sanctionnée, a une grande importance et offre un intérêt moral de premier ordre. La clause suivante est aussi très suggestive pour les écrivains qui ont blâmé la France d'avoir abandonné Maximilien en ramenant ses troupes et en le livrant à ses propres ressources défensives : « L'Empereur des Français déclare que l'effectif actuel du corps français, de 38.000 hommes, ne sera réduit que graduellement et d'année en année, de manière que les troupes qui resteront au Mexique, en y comprenant la légion étrangère, seront de 28.000 en 1865, 25.000 en 1866, 20.000 en 1867. » Au point de vue de l'effectif des troupes absolument françaises, il faut considérer que celui de la légion étrangère étant de 5.000 hommes environ, il faut le retrans-

cher de chacun des chiffres annuels; en 1866, il ne devait donc rester que 20.000 hommes et 15.000, en 1867. Cette observation s'adresse surtout aux polémistes de parti pris qui ont écrit, quelques années plus tard, qu'en 1866 la France était paralysée devant le conflit qui se produisit en Europe, parce qu'elle avait la majeure partie de ses forces vives au Mexique ?

Après le règlement de ces importantes questions avec l'Empereur des Français, l'Archiduc et la princesse Charlotte vont en Angleterre. Pourquoi faire ? Rien ! Puis ils reviennent en Belgique dans le but d'y organiser un corps belge de 2.000 hommes, qui ira au Mexique avec l'appellation de « Garde de l'Impératrice » ! Enfin, ils retournent à Vienne où on les reçoit en souverains. On était déjà au 20 mars et, pendant ce temps, toutes les affaires étaient suspendues dans leur empire.

A la cour de Vienne, des difficultés de famille les plus graves se produisirent. Maximilien voulait bien être Empereur du Mexique, mais il ne se souciait pas de renoncer aux droits éventuels à la couronne d'Autriche que lui donnait sa qualité de frère de l'Empereur François-Joseph. Maximilien brusqua les pourparlers, se fâcha même; mais l'Empereur d'Autriche fut inflexible et l'Archiduc quitta le palais pour reprendre le chemin de Miramar. Il n'y avait rien de fait et pourtant la délégation mexicaine arrivait à ce moment pour prendre part à la cérémonie d'acceptation de la couronne du Mexique. Le prétendant refusa de les recevoir et leur prescrivit de se rendre à Miramar. Ces braves gens, qui couraient ainsi après leur Empereur, trouvèrent l'aventure mauvaise, d'autant qu'ils ne pouvaient admettre que ce Prince n'acceptât leur trône que comme pis-aller, comme un trône de passage; se réservant pour l'avenir, si les circonstances s'y prêtaient au sein de la maison de Habsbourg, de les laisser en plan, pour revenir revendiquer ses droits au trône plus important et plus confortable peut-être que celui qu'ils lui offraient.

J'ai tenu à insister sur ces incidents parce qu'ils appuient le bien fondé de ce que j'ai déjà dit et redirai encore, c'est qu'en débarquant au Mexique, Maximilien ne brûla pas ses vaisseaux ! Il est évident que ce n'était pas sans arrière-pensée ni raison mystérieuse, que ce prince s'obstinait à ne pouvoir accepter la renonciation complète et à perpétuité à tous ses droits éventuels dans la maison d'Autriche, *alors même qu'il ne conserverait pas la couronne du Mexique.* Cela tend à prouver que cet empire du Mexique n'était, dans la profondeur de sa pensée, qu'une période de transition, d'attente, de préparation peut-être, ce qui concorde avec des indices découverts plus tard et dont j'aurai à reparler. Du reste, dès le début de l'affaire mexicaine, l'Empereur Napoléon devait bien l'entendre ainsi, car c'était dans son programme secret.

En tout cas, tous ces mystères de haute rouerie politique ne pouvant être découverts par les délégués mexicains, ceux-ci furent absolument déconcertés, voire même découragés. Et quand l'écho de ces difficultés parvint au Mexique, ce ne fut pas pour réchauffer la confiance et raviver l'espoir. Du reste, mal conseillé sans doute par sa femme qui, dévorée d'ambition, perdait la tête en rêvant à la couronne impériale qu'elle voulait poser sur son front, il perdit, lui, son sang-froid en communiquant aux délégués mexicains la teneur de l'acte de renonciation que lui imposait son frère et en leur déclarant qu'il ne le signerait pas. Il commit, en outre, une lourde faute en annonçant qu'il était décidé à aller solliciter l'intervention du pape pour régler son différend de famille. Cette imprudence jeta un froid et les membres de la délégation mexicaine, qui appartenaient cependant au parti clérical, comprirent le danger d'une telle démarche et protestèrent en déclarant que s'il avait besoin d'un arbitre en cette affaire, il était plus logique qu'il s'adressât à Napoléon III. La princesse Charlotte, plus avisée que son auguste époux, comprit la faute qu'il voulait commettre et, appuyant

la protestation des délégués, détermina enfin l'Archiduc à renoncer à l'intervention inopportune du pape.

Napoléon III, tenu au courant de toutes ces intrigues et considérant qu'il était contraire à ses intérêts que le nouvel Empereur fût voué au Mexique à perpétuité, fit des démarches pour écarter cette éventualité et envoya un de ses aides de camp porter un message autographe à l'Empereur d'Autriche, qui répondit que cette renonciation était de règle absolue dans la maison de Habsbourg; mais, cependant, qu'il en atténuerait autant que possible les effets à l'égard des droits familiaux. Puis le messenger impérial français se rendit à Miramar pour joindre ses efforts de persuasion à ceux des grands dignitaires de la couronne autrichienne, qui s'efforçaient de vaincre la résistance de l'Archiduc et celle de l'archiduchesse Charlotte. Mais ces tentatives multiples se brisèrent encore contre l'orgueil inflexible des deux princes, surtout de la princesse, qui ne voulut rien entendre et se décida à faire personnellement une contre-attaque pour vaincre les volontés de l'Empereur François-Joseph. Ce fut encore du temps perdu. Pendant tous ces pourparlers, ces allées et venues, les Mexicains attendaient toujours et les affaires aussi. La princesse Charlotte fut traitée à la cour de Vienne avec les plus grands égards; mais elle dût revenir, n'ayant obtenu que quelques concessions de droits privés de famille et la promesse de l'Empereur de venir lui-même dans le palais de son frère, où il serait considéré comme l'hôte de l'Empereur du Mexique, pour faire signer l'acte de renonciation. Dorure bien légère pour une pareille pilule !

En présence de ces événements, en quelque sorte intimes, de ces scènes pénibles qui agitaient une grande et illustre famille et l'affligeaient des plus cruelles douleurs morales, on ne peut s'empêcher de ressentir un sentiment de pitié sympathique pour ce jeune prince, bon et animé des sentiments les plus généreux, qui avait recherché jusqu'alors la vie douce et tranquille et se trouvait, de par les rigueurs inexorables d'un protocole enfanté par les vanités humaines,

en butte à deux impulsions opposées et également puissantes : d'une part, l'orgueil de sa race et de sa haute situation dans sa vraie patrie ; d'autre part, l'ambition qui le poussait vers l'autre bout du monde, dans un pays aux aventures tragiques et sur un trône dont l'éclat était voilé par les brumes des horizons politiques. Il se débattait désespérément dans cette lutte, en proie parfois aux plus sombres pressentiments et à des crises de découragement qui semblaient désirer, qui appelaient un incident fortuit étranger à sa volonté, qui le débarrasserait des cauchemars qui l'obsédaient et lui rendrait, avec la tranquillité d'esprit, le bonheur d'une vie paisible sous le ciel où il était né. Il semblait, enfin, qu'une inspiration venue de l'inconnu le soutenait dans cette résistance et qu'une voix mystérieuse lui criait : « *Cave Cesar !* » Malheureusement, il avait à ses côtés la princesse Charlotte, à l'âme ambitieuse et passionnée, à qui il fallait une couronne. Ce fut sa perte et celle de son épouse, car le destin ne mit sur leurs fronts qu'une couronne d'épines et enfin celle du martyr.

Malgré les conseils et les représentations de ses amis les plus dévoués, qui blâmaient son acceptation, il eut le malheur de céder à l'influence de sa femme.

Le 9 avril, l'Empereur d'Autriche arrivait à Miramar où étaient déjà réunis les grands dignitaires de l'Empire. Les deux frères s'enfermèrent et, entre eux deux, eut lieu une longue conférence qui fut des plus dramatiques. Ce n'est qu'après plusieurs heures, pleines de douleurs partagées, que les deux Empereurs apparurent devant leurs cours anxieuses et émues. On vit sur leurs visages les traces profondes de souffrances morales, mais le pacte de famille était signé par les deux souverains. Les signatures des Princes de la famille impériale et des grands dignitaires de l'Empire y furent apposées. Puis, après un déjeuner, assez pénible pour tous, si ce n'est pour l'impératrice Charlotte qui paraissait triomphante et rayonnait d'une gaieté inconsciente et regrettable, l'Empereur François-Joseph reprit le train

qui l'avait amené quelques heures avant. Il embrassa, avec une tendresse impressionnante, le frère qu'il ne devait plus revoir. Le sort en était jeté !

Cependant, en dehors de toutes ces explosions d'un sentimentalisme fort respectable, il convient de signaler un facteur qui eut assurément une influence importante sur la résolution définitive prise par l'Archiduc : c'est le vide existant dans sa cassette privée qui, ayant subi de rudes assauts depuis quelques années, se trouvait légère comme celle de sa royale épouse, qui n'apportait pas dans l'administration de ses finances la prévoyance désirable. Il semblait, dès lors, opportun de faire bon accueil à une cassette impériale. On avait dit à ces jeunes gens qu'ils allaient s'étendre « sur un lit de roses, au sein d'une mine d'or » et, sans doute, l'or avait eu plus d'influence que les roses. Aussi, avant leur départ, on fit en sorte de réaliser une partie de l'emprunt mexicain de 210 millions, ce qui fut, en réalité, le premier acte important du règne !

Le lendemain de cette journée mémorable de l'acceptation, eut lieu la cérémonie, je dirai presque le couronnement, bien qu'elle se bornât à une manifestation solennelle de l'acceptation. La prestation du serment du nouvel Empereur, devant une assemblée composée de quelques Mexicains de marque, exilés ou absents depuis longtemps de leur pays, et de personnages autrichiens qui ne pouvaient jouer là que le rôle décoratif de spectateurs contemplatifs, ne pouvait guère être considéré que comme une répétition générale. C'était, en effet, bien plutôt une simple mise en scène qu'une formalité constitutionnelle vraiment régulière et correcte ; car, en somme, les Mexicains présents étaient bien les artisans de la personnalité de l'Empereur. Mais ils n'avaient rien fait pour préparer réellement le trône et encore moins l'empire. Cette cérémonie n'était donc pas sérieuse, mais un escamotage de la formalité vraiment constitutionnelle du serment qui aurait dû avoir lieu à Mexico même, en présence du gouvernement provisoire, de l'assemblée des notables et des

représentants de l'intervention française, dont la main de fer seule comprimait encore l'opposition frémissante des ennemis de l'Empire.

Maximilien se considéra, dès lors, comme souverain exerçant le pouvoir et, toujours entraîné par sa bouillante épouse, il eut le tort de ne pas comprendre la situation ni apprécier la réserve prudente que celle-ci commandait pour le moment. Il commit la faute de manifester sa juvénile autorité par des actes qui, fatalement, portaient le péché originel de n'être ni réfléchis ni conçus avec les formalités constitutionnelles. Il agissait en autocrate, nommant des dignitaires, des ambassadeurs pris autour de lui, au hasard, dont l'un même était un homme taré. Il contractait des emprunts, etc... C'était un mauvais début. Son premier décret surtout fut inexplicable et incorrect; il comportait la nomination du général Almonte, *Lieutenant de l'Empire*, jusqu'à son arrivée au Mexique. Inexplicable, en effet, car que signifiait ce titre, quelles attributions comportait-il, quels devoirs conférait-il? Personne ne pouvait le savoir, pas même Almonte. Et puis, quels services éminents cet homme, mis au pouvoir par le général Forey, avait-il donc rendus de son propre chef? Incorrect, ensuite, parce que aux yeux du gouvernement de Mexico, de la Nation, ce titre militaire de lieutenant de l'Empire, semblait mettre protocolairement et peut-être matériellement le personnage qui en était l'objet, au-dessus du commandant des troupes françaises, de l'intervention et du représentant de l'Empereur des Français; c'était donc une lourde maladresse et une inconvenance. Heureusement qu'Almonte ne prit rien de cela au sérieux et fut plus correct que son maître. Quoi qu'il en soit, ce fut un symptôme qui ne passa pas inaperçu et fit entrevoir ce que serait l'avenir.

En somme, dès la première heure de son règne, ou plutôt de l'aurore de son règne, Maximilien commença l'ère des fautes et des maladresses et il la continua jusqu'au moment où, isolé au milieu des flots bleus de l'Océan, il fut

condamné à ne rien faire, si ce n'est à organiser le fonctionnement de la cour et autres futilités fastueuses qui seyaient fort peu à la détresse de son pays.

Le même jour, il signa deux décrets singuliers : l'un décidait la création d'une légion de 2.500 hommes recrutés en Autriche, et d'une deuxième légion de 2.000 hommes à organiser en Belgique. Ces deux troupes seraient, la première, la garde de l'Empereur, la deuxième la garde de l'Impératrice. Elles seraient immédiatement levées, organisées et équipées au moyen d'un crédit ouvert à la banque Rothschild de un million huit cent mille francs pour chacune. Afin d'obtenir des enrôlements, le décret accordait aux hommes une haute paye et, à l'expiration de leur engagement de six ans, une concession de terrain au Mexique. C'était tout de même un singulier noyau pour une armée nationale que cette garde prétorienne mi-partie belge, mi-partie autrichienne, et dont la cohésion entre ces éléments mercenaires devait être douteuse. Cette mesure, absolument arbitraire, était prise sans consultation aucune des pouvoirs publics et sans savoir comment seraient payées ces troupes dispendieuses. Mais Maximilien et Charlotte, grisés par leur élévation spontanée, n'y regardaient pas de si près.

Après cette trop longue et cruelle période d'angoisses, de secousses morales et même de labeurs, Maximilien, épuisé, dût se reposer avant d'affronter les impressions si diverses mais toutes pénibles que devait lui réserver un départ définitif qui allait, peut-être, mettre entre ce malheureux prince et la terre natale, qui lui était si chère, une barrière éternelle.

Le 14 avril enfin, après des émotions heureuses ou le plus souvent tristes, après les manifestations profondément touchantes d'une population qui aimait son « archiduc » depuis sa tendre jeunesse, le couple impérial traversa les merveilleux jardins de Miramar, baignés par les flots d'azur de l'Adriatique et, descendant l'escalier de marbre où il s'embarquait jadis, la joie et l'amour au cœur, sur son yacht

Fantaisie, il montait sur une embarcation somptueusement armée qui, en quelques coups d'aviron, trop rapides peut-être pour le cœur brisé du pauvre Empereur, le conduisit à la *Novara*, frégate à vapeur autrichienne brillamment pavoisée et mouillée en face du château. Le pavillon impérial mexicain fut hissé au grand mât, les canons de la côte et de la forteresse de Trieste envoyèrent le salut, les adieux de l'Autriche à son ancien grand amiral et la *Novara* se mit en route, enveloppée par les ondes d'une immense clameur adressée par toute la population de Trieste, massée sur les plages.

La frégate autrichienne était accompagnée, pour quelques heures seulement, par de nombreux vapeurs et, pour tout le voyage jusqu'à Vera-Cruz, par la frégate française *Thémis*, envoyée par Napoléon III pour escorter l'Empereur du Mexique.

CHAPITRE IX

PRÉPARATIFS A MEXICO

Continuation des hostilités. — Brillants combats. — Mexico se prépare à recevoir l'Empereur Maximilien. — Le général en chef donnera une grande fête. — Organisation de cette fête au Palais du quartier-général. — Le gouvernement s'efforce de transformer le palais national en palais impérial. — Traversée des Souverains du Mexique — Visite au Pape. — Nombreuses escales honorifiques. — Le 28 mai, arrivée à Vera-Cruz de l'Empereur Maximilien.

Cependant, à Mexico, on n'avait reçu que des échos rares et affaiblis de ce qui se passait à Miramar, et ce ne fut que dans les premiers jours de mai qu'on apprit définitivement l'acceptation, le serment, les décrets et enfin le départ. Il n'y avait plus qu'à attendre l'arrivée, qui devait même être retardée encore parce que l'Empereur avait décidé d'aller se faire sacrer à Rome en demandant la protection du Pape et la bénédiction de sa couronne.

Pourtant, la paix était encore bien loin de régner dans son empire. Alors qu'en Europe on négociait les conditions d'existence du sceptre du nouveau monarque, cet empire avait été ensanglanté par de nombreux combats. En effet, depuis que le général en chef était rentré dans la capitale, surtout depuis que l'incertitude et l'inertie forcées du gouvernement de la Régence avaient paralysé les affaires, les Juaristes semblaient avoir repris une activité nouvelle, et des combats avaient lieu dans toutes les directions. Il est vrai que, conformément aux instructions successives du général Bazaine, nos troupes continuaient à étendre notre